

Le livre

«Je ne peux pas passer une année de plus
dans ce costume de graisse,
mais je peux terminer cette année
dans une apothéose.»

Il a tout essayé, rien n'y fait : Butter est malade de son poids. Et sa vie est devenu un enfer, avec les autres et avec lui-même. Alors, pour en sortir, il lance un défi désespéré sur Internet : le 31 décembre, en direct, il mangera, mangera, mangera, jusqu'à ce que tout soit terminé.

Et vous, que ferez-vous ce soir-là ?

L'auteure

Erin Lange, jeune journaliste américaine, écrit des livres qui parlent du réel. Elle confronte ses héros adolescents à des difficultés qui les abîment : pauvreté, harcèlement, absence de père... Mais elle nous rappelle que les rencontres peuvent changer les choses.

Erin Lange

Butter

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Valérie Dayre

l'école des loisirs
11, rue de Sèvres, Paris 6^e

*À Mum et Dad, mes premiers lecteurs
et mes meilleurs amis*

I

Une plaquette de beurre

1

Vous trouvez que je bâfre, là tout de suite ? Ce n'est rien. Rendez-vous en ligne le 31 décembre, pour assister à la diffusion en direct de mon dernier repas. Il y a un petit nouveau dans le couloir de la mort. Pourquoi je fais ça ? Je ne peux pas passer une année de plus dans ce costume de graisse, mais je peux terminer cette année dans une apothéose. Si vous vous sentez de le supporter, vous êtes invités à me regarder... me gaver jusqu'à crever.

Butter

La plupart des gens diraient que cette équipée délirante a démarré sur le site Web. Pour moi, ça a commencé deux jours plus tôt, un mardi soir, devant la télé dans mon salon. Je regardais les infos, parce que c'est ce qu'avait mis ma mère avant d'aller préparer le dîner, et elle avait laissé la télécommande à l'autre bout de la pièce, parmi les équipements multimédias, juste à côté de l'écran.

Pourquoi les gens font-ils ça – poser la télécommande près de la télé ? C'est quoi le but ? Peut-être avait-elle

espéré m'obliger à me lever et à faire un peu d'exercice, comme si quelques pas à travers le salon pouvaient changer quoi que ce soit.

Enfin bref, aux infos on parlait des compagnies aériennes qui avaient décidé de faire payer deux places aux passagers obèses.

Remarquez, je comprends. C'est gonflant d'être assis à côté du gros dans l'avion. Il empiète sur l'accoudoir ou il vous contraint à vous tasser contre le hublot, mais, croyez-moi, personne n'est plus mal à l'aise que ce gars-là, le gros, qui doit s'écraser dans ce siège minuscule et qui sait que personne n'a envie d'être à côté de lui. Le coût de l'humiliation est déjà assez élevé, pas la peine de surtaxer.

Dans le reportage, la nana d'une de ces compagnies aériennes qui avaient annoncé que le double tarif entrerait en vigueur le 1^{er} janvier essayait de nous faire gober que cette mesure avait été prise dans l'intérêt des personnes volumineuses, que celles-ci seraient plus à l'aise sur deux sièges, que c'était donc justifié de les faire payer. *Tu racontes que des conneries, ma petite dame.* Je savais qu'il n'y a rien de pire – y compris caser mon cul dans un de ces espaces étriqués qui passent pour des sièges –, rien de pire que d'être le gars qui occupe deux places, si bien que les autres à bord ne voient que toi et se disent : « Oh ! Faut donc être gros à ce point-là pour payer double tarif. » Merci bien.

Ce truc me portait sur les nerfs quand j'ai baissé les yeux et me suis rappelé que deux places d'avion étaient

le cadet de mes soucis. Présentement, j'occupais *deux places du canapé*.

Mon regard glissa des coussins à la table basse. Une coupelle vide dans laquelle traînaient des brisures de cacahuètes M&M's, un pot de crème glacée à moitié fondue, un sachet de tortillas chips Doritos... Je ne vous donne là qu'un échantillon des gâteries qui se trouvaient à ma portée.

Une chips esseulée se tenait en équilibre précaire sur le bord du sachet. Je volai à son secours avant qu'elle tombe et l'enfournai dans ma bouche. Les saveurs explosèrent sur ma langue – salée, sucrée, épicée –, tout ce que j'aimais rassemblé en une bouchée (*Bon sang, j'adore les Doritos*), tandis qu'en guise de bonus le craquement du croustillant emplissait mes oreilles, étouffant le son du reportage calamiteux. Pourtant, dès que j'eus dégluti, j'entendis le mot de la fin, prononcé par une voyageuse quelconque à l'aéroport – une fille si *anorexiquement* maigre et blonde décolorée qu'elle aurait pu être l'une des lycéennes que je côtoyais tous les jours à Scottsdale High :

« Ouais, je pense que c'est équitable ! » Elle fit éclater son chewing-gum. « Pourquoi est-ce que nous autres on devrait partager les places que *nous* avons payées avec des gens qui sont incapables de se retenir de grignoter avant le repas ? »

Je me figeai, un sandwich à la viande à mi-chemin de ma bouche. *Merde ! On n'a pas le droit de s'offrir un petit encas dans son propre salon sans être stigmatisé ?* Sauf qu'il

était trop tard pour parer l'attaque. Brusquement, ce sandwich n'avait plus l'air bon du tout, même son odeur m'écœurerait. En fait, tout devant moi me parut soudain révoltant. Je haïssais chaque sucrerie aux couleurs vives, chaque cracker gorgé de sel.

Je m'empressai de ramasser tout ce qui traînait sur la table, sans oublier les miettes qui avaient glissé entre les coussins du canapé. Bon, j'avais déjà expérimenté ça, l'assaut des Grandes Résolutions. Elles ne duraient pas et s'achevaient généralement par un gueuleton épique. N'empêche que, quand elles arrivaient, c'était plein pot et j'étais convaincu de ne jamais plus avaler une bouchée.

Je me dandinai jusqu'à la cuisine avec mon chargeement d'amuse-gueule et balançai le tout dans la poubelle, sans adresser un mot à ma mère qui me tournait le dos et s'affairait en chantonnant devant la cuisinière. Après quoi je gagnai ma chambre pour porter à mes lèvres la seule chose qui avait bon goût dans ces moments-là : mon saxophone.

*

Je me perdis dans une mélodie pendant une vingtaine de minutes avant d'être essoufflé total. Parfois, le simple fait de rester debout trop longtemps m'épuisait, et la façon dont je bougeais quand je jouais représentait un effort dont mon corps n'était pas trop capable ces temps-ci.

– C'est beau, bébé.

Ma mère se tenait dans l'embrasure de la porte, appuyée au chambranle, avec cette expression rêveuse qu'elle prend toujours quand je joue. Je m'arrêtai net et abaissai le sax pour la punir de s'être pointée en douce, manœuvre dont je lui avais demandé plusieurs fois de s'abstenir.

– C'est quoi, cet air? Quelque chose de nouveau?

– Non, Mum, c'est *Parker's Mood*. Tu m'as entendu le jouer cent fois.

– Mmm. Tu l'aimes vraiment, ton Charlie Parker.

– Ouais, faut croire.

– Bon, je ne voulais pas t'interrompre. Juste te dire que le dîner sera prêt dans une dizaine de minutes.

– Je n'ai pas faim.

Sa bouche se contracta dans un sourire triste, mais elle ne répondit rien. Quelque part aux environs de mes onze ans, elle avait cessé de me parler alimentation, exercice physique ou quoi que ce soit en rapport avec mon poids. Et plus je devenais gros, plus elle feignait de ne pas s'en apercevoir. J'avais longtemps pensé qu'elle était gênée, puis j'avais finalement compris qu'elle se sentait seulement coupable – sans doute d'être une mauvaise mère, pour m'avoir laissé grossir à ce point.

– D'accord, dit-elle. On commencera sans toi.

Elle allait partir quand elle se tourna de nouveau, une main posée sur le montant de la porte et avec ce sourire triste toujours plaqué sur le visage.

– Sincèrement, bébé... C'est beau.

Je me crispai. Je détestais quand elle m'appelait « bébé ». J'avais seize ans et pas franchement le format bébé. Enfin, c'était mieux que Butter, le nom que me donnaient tous les élèves du lycée. J'exécrais ce surnom ; heureusement, la plupart de ceux qui l'utilisaient avaient oublié d'où je le tenais.

Je portai le sax à mes lèvres pour recommencer, mais ce seul mouvement me fit sentir ma fatigue, alors je rangeai l'instrument dans son étui. Je n'avais pas besoin de travailler, de toute façon. Non que j'aie été un enfant prodige ni rien d'approchant, simplement j'avais tenu mon premier saxo à l'âge de huit ans et, depuis, je n'avais pas manqué de m'exercer un seul jour. *Pitoyable : rien de mieux à faire que de rester tout seul à la maison à jouer de la musique.*

Bien sûr, ce n'était pas exactement la vérité. J'avais en effet un autre passe-temps pour occuper mes soirées.

J'allumai mon laptop et m'installai dans mon gigantesque fauteuil de bureau près de mon lit. Une fois connecté à Internet sous mon pseudo « SaxMan », je retins mon souffle dans l'attente de voir si elle était en ligne.

Elle l'était. Ma liste d'amis surgit à droite de l'écran – quelques copains du camp d'amaigrissement, deux joueurs de cuivre avec qui il m'arrivait de faire un bœuf... et Anna. La parfaite, la douce, l'attrayante Anna.

J'avais pisté Anna sur le Web pendant des mois avant de finir par trouver le courage de lui envoyer un message.

Je l'avais contactée par le biais d'un des rares réseaux sociaux qui n'exigent pas de photos et, évidemment, sans lui dire qui j'étais. Ce qui aurait donné : *Hé, je suis le type qui occupe le pupitre monumental spécialement construit pour lui au fond de la salle de ton cours d'anglais ! Tu veux qu'on tchatte ?* Ouais, ça roule.

J'avais dit à Anna que j'allais dans un lycée privé et que j'adhérais complètement à ses posts comme quoi le groupe RatsKill était *carrément fini*. Elle avait aimé. Et maintenant, trois mois plus tard, j'étais presque sûr qu'elle m'aimait *moi*. Même là, on aurait dit qu'elle était venue sur la Toile juste pour guetter mon apparition. À la seconde où je me connectai, un message d'elle me parvint.

Salut beau gosse ! Qu'est-ce que tu fais ?

Je souris. J'aimais qu'Anna n'utilise pas de raccourcis minables ni de smileys. Mais mon sourire ne s'éternisa pas. « Beau gosse ». *D'accord*. Elle n'avait aucun moyen d'être au courant. Je ne lui avais évidemment pas envoyé mon portrait, et m'étais refusé à lui adresser une fausse photo, car je ne pouvais tout bonnement pas lui mentir de manière aussi flagrante. Et, à dire vrai, je ne voulais pas qu'elle tombe amoureuse de la gueule d'un autre. Elle avait eu beau me demander une photo avec insistance, j'avais fini par la convaincre que le mystère était plus romantique.

Salut beauté. Je viens de jouer ta chanson.

OK, ce n'était pas vrai, mais même quand je jouais du Charlie Parker la chanson d'Anna passait toujours en sourdine dans mon esprit. C'était un solo mesuré et sensuel qui m'était venu à l'issue d'une soirée entière sur Internet avec Anna – la seule mélodie que j'aie jamais composée moi-même. Anna était sur un petit nuage quand je lui en avais envoyé l'enregistrement.

Super ! Tu sais que je m'endors chaque soir en l'écoutant, hein ?

Le sourire me revint.

Je sais.

Quand t'entendrais-tu la jouer en personne ?

Anna me mettait une pression dingue pour qu'on se rencontre « dans la vraie vie », ce qui était hors de question – pas encore, en tout cas. Il fallait juste que je perde un peu de poids – d'accord, beaucoup de poids – avant de révéler ma véritable identité.

Bientôt, ma belle. Très bientôt.

Bon sang, je n'arrivais qu'à lui mentir, ce soir. Bientôt ?

Qui est-ce que je baladais ? Quand j'avais commencé à tchatter avec Anna, je nourrissais le fantasme de perdre suffisamment de kilos pour pouvoir lui dire qui j'étais à quelques mois de là. Mais Doc Bean m'avait fait entrer dans le crâne qu'il me faudrait des *années* avant de retrouver des proportions normales. Il croyait dur comme fer aux vertus de la patience. Or, la patience, c'était un truc que je n'avais pas. Mieux que ça, apprendre que j'avais devant moi des années de dur labeur m'avait poussé plus loin dans la goinfrerie et, depuis trois mois que je communiquais avec Anna, j'avais encore pris quatre kilos.

Je fixais l'écran du laptop, attendant la réponse d'Anna. Son silence, je le savais, signifiait qu'elle boudait. Elle voulait une réponse plus précise que « bientôt ». Oh, eh bien, qu'avais-je à perdre ? À ce rythme-là, de toute façon, je ne lui dirais jamais qui j'étais. *Un mensonge de plus ce soir, quelle différence ?* Je positionnai les doigts sur le clavier.

Le soir du Nouvel An.

Sa réponse fut quasi instantanée :

Mais c'est dans un mois !

Ça viendra plus vite que tu le penses.

Elle prit le temps de réfléchir avant de répondre.

Je suppose que c'est assez romantique, une rencontre le soir de la Saint-Sylvestre.

Je souris d'imaginer ce moment – nos regards qui s'accrochent pour ne plus se lâcher d'un bout à l'autre d'une salle des fêtes bondée un soir de réveillon, moi qui m'approche avec deux douzaines de roses dans les bras tandis que douze instruments à vent commencent à jouer sa chanson –, un moment qui n'arriverait jamais.

Une douleur m'envahit la poitrine, et je sus qu'il fallait mettre un terme à la conversation avant que je lâche d'autres craques.

OK, ma belle. Je m'étais connecté seulement pour te dire bonjour. Faut que je file.

J'attendis le temps de lire son dernier message...

OK, fais de beaux rêves !

... et refermai l'ordi. La douleur dans ma poitrine menaçait de monter en boule dans ma gorge et de finir en larmes. Je la refoulai, m'efforçant de défaire le nœud dans mon estomac. C'est alors que je me rendis compte que j'avais faim.

Je mis le laptop de côté et descendis dîner. Je l'ai déjà dit, les bonnes résolutions ne duraient jamais.

Du même auteur à *l'école des loisirs*

Collection MÉDIUM +

Ma dernière chance s'appelle Billy D.

© 2018, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier
© 2018, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : avril 2018

ISBN 978-2-211-23962-2